

## MICHELE MARI – TOUT LE FER DE LA TOUR EIFFEL

### *Présentation et critique :*

Paris, 1936. Années sombres de l'entre-deux-guerres où les intellectuels juifs fuient leur pays pour venir se réfugier dans la capitale française. A l'horizon se profile le deuxième conflit mondial, à ce moment seulement pressenti, tandis qu'une ombre inquiétante plane sur l'Allemagne où un nain tout puissant fait déjà régner la terreur.

Dans ce climat d'inquiétude, le philosophe Walter Benjamin se perd dans les passages parisiens à la recherche de la montre molle de Dali, des Voyelles de Rimbaud et des Fleurs du Mal de Baudelaire, autant d'objets absurdes qui font le bonheur de ce collectionneur chevronné. Sur son chemin, Benjamin croise par hasard l'historien Marc Bloch, ami alcoolique obnubilé par la présence suspecte de nains lors de la mort de célèbres personnages.

A travers la rencontre de destins bouleversés par l'Histoire, *Tout le Fer de la Tour Eiffel* nous propose une lecture de Paris à la fois ludique et originale, malgré l'atmosphère sombre qui prédomine. Amoureux de la capitale, Bloch et Benjamin nous font découvrir ses moindres passages, aussi bien symboles romantiques du passé que miroirs de l'entre-deux-guerres, ce boyau dans lequel errent les intellectuels refoulés par le fascisme.

A l'aube d'un second carnage pour le continent européen, l'intellectuel est ici mis en avant, sous les traits des deux héros, mais aussi de Céline, Gallimard, Denoël, Saint Exupéry et Renault, personnages dont les destins se croisent dans une ultime confrontation, réelle ou indirecte. Michele Mari se livre ici à un exercice d'érudition et confronte avec audace les idées les plus opposées ; si les références sont multiples, les dialogues frisent cependant le catalogage par moments. C'est sans doute là le plus grand défaut de ce roman passionnant dont le flot se tarit lorsque peu à peu Benjamin et Bloch limitent leurs dialogues à des références précises mais ennuyeuses, selon une logique qui échappe parfois au lecteur.

Le livre a pourtant le mérite d'interroger le rôle de témoin de l'intellectuel : grâce à ses visions de nains maléfiques et de poupées vivantes, il pressent le futur qui attend l'Europe ainsi que la montée du mal en Allemagne. Si les travaux minutieux de collection et de catalogage de Benjamin et de Bloch sont peut-être voués à l'échec, eux seuls semblent en mesure d'avoir conscience du danger qui guette les nations. Qui d'autre que l'intellectuel pourrait donc être à même de prévenir ses concitoyens, d'anticiper pour mieux riposter à la lente corruption qu'il envisage clairement ?

Réalité et fiction s'opposent et s'entremêlent au fil de ce récit où le fer tient une place importante. Symbole de modernité dans un Paris semé d'embûches et peuplé de monstres, la Tour Eiffel seule peut donc sauver les peuples du chaos grâce à son armature en fer susceptible d'éloigner les êtres maléfiques qui cherchent à anéantir l'Europe.

Dans ce roman fantastique où foisonnent les personnages réels, il serait mal avisé de s'attendre à un portrait des intellectuels de l'entre-deux-guerres comme ceux que l'on a déjà pu tracer. Les travaux de Benjamin et de Bloch sont à peine mentionnés, car c'est l'homme qui intéresse le narrateur, qui sans complaisance ni mauvais génie brosse le portrait de ces deux hommes, dont la vulnérabilité est soulignée par leurs manies et leurs défauts.

C'est donc le choc des cultures qui caractérise sans doute le mieux *Tout le Fer de la Tour Eiffel* où le présent inquiétant engloutit ses héros pour mieux les plonger dans les ténèbres, tandis qu'il est confronté à un futur semé de morts tragiques. Chronique d'une mort annoncée ? Telle est peut-être la question sous-jacente que souhaite nous poser Mari en retraçant d'un trait de plume original les heures sombres de notre Histoire. Malgré une fin ambiguë et une thématique

sombre, ce roman est sans aucun doute une réussite : projet ambitieux mené avec brio, cette œuvre passionnante saura envoûter les lecteurs par sa prose légère et son style envoûtant. Une formidable épopée ayant pour décor les rues de Paris !

## Extraits

### *1<sup>er</sup> extrait*

« Walter Benjamin lève les yeux vers la voûte de fer et de verre du passage des Princes, et, encore une fois, il est fasciné. Cette rue couverte qui par son rayonnement voilé lui a toujours rappelé un aquarium est en même temps un extérieur et un intérieur ; une sorte de limbe entre la rue et la maison : et un étincellement mensonger de vitrines en l'absence de lumière ; une exposition de marchandises dans l'exposition de la honte (les marchands habitent au-dessus, leurs enfants et leurs vieux parents observent par les lunules qui surmontent les vitrines) ; un abri contre la violence de la ville, et une intuition plus intime de ce qu'elle est, comme si on en voyait une section, comme si on la voyait rêver... Et dans ce couloir qui rêve où il voudrait s'asseoir comme dans une chambre, et dans cette chambre qu'il voudrait parcourir de long en large comme un couloir, Walter Benjamin, le rêveur, se sent envahi par une prégnance qui le justifie de même que le poisson est justifié par l'eau. Par-dessus tout, c'est la voûte qui l'enchanté, ce fer suspendu dans une économie fonctionnelle de tensions est moderne ! très moderne, la même architecture que les gares... trop moderne sans doute, et pourtant tempéré d'ancien par le liberty et sa végétation, par les cannelures Empire des petites colonnes... ancien et moderne, alors, une chimère datée du XIX<sup>e</sup> siècle, une projection divinatoire et déjà l'objet des spéculations du XX<sup>e</sup>, ce qui fait le charme particulier de Jules Verne... »

Il sort du passage des Princes mais reste à Montmartre et visite l'un après l'autre le passage Verdeau, le passage Jouffroy le passage des Panoramas, puis il se déplace vers les passages plus prolétaires du boulevard Sébastopol et de la rue Saint-Denis : là il se glisse pour la énième fois dans ceux de la Trinité, du Basfour, du Ponceau, du Caire, d'Aboukir, où il s'arrête longtemps pour absorber complètement le caractère sordide de ces boyaux fouriéristes. Et juste au milieu du passage d'Aboukir, il s'arrête en extase, immobile comme un cristal de la plus pure intelligence : une pose où il s'offre au regard d'un vendeur de crustacés.

- Tu vois cette statue ? dit le vendeur à son fils en farfouillant dans une bassine de crevettes. C'est celle d'un auteur qui vient d'écrire un livre sur l'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique. »

### *2<sup>e</sup> extrait*

« Dans ces prunelles, disait une autre poésie plus connue, l'agate se mélangeait au métal. Le métal ! L'ancre de Manuzio, les canons nazis, les projectiles des pistolets, mais là à Paris le métal était le fer poutrellé-boulonné de la gare du Nord et de la tour Eiffel, celui de la voûte des Halles et celui de la gare d'Orsay, c'était là sa forme poignante, la même que celle que lui assignaient les illustrations du *Nautilus* des éditions Hetzel, une structure de fer brun, des tuyaux de cuivre verdi, une décoration en cuivre brillant, si on y ajoute la lumière du ciel depuis la haute verrière on aura le passage, mais pour quelle raison tout ce fer dégageait-il une aura qui n'était pas inférieure à celle d'un retable sur un autel du XIV<sup>e</sup> siècle ? Qu'y avait-il de magique dans cette syntaxe industrielle ? Il ne comprenait pas comment, mais il était évident que même l'œuvre produite en série, surtout esthétique, engendrait de l'aura, une aura retardée peut-être, une aura induite, mais justement pour cela inquiétante... D'ailleurs, quelques temps auparavant, il avait lu

le premier romand 'un médecin français qui, avec des accents endiablés, racontait une visite aux usines Ford de Detroit : des hommes-marchandise, oui, l'horreur de l'aliénation, mais il avait dû y trouver aussi quelque chose d'archaïque, une sorte de danse, quelque chose de magique pour en parler ainsi, comme seul le peut celui qui sait regarder le présent comme s'il était déjà passé... »

### **3<sup>e</sup> extrait**

« Oui, le bavardage des hommes avait désormais atteint des niveaux inacceptables de confusion et de vacarme, la seule manière de restaurer une grammaire humaine était de donner une voix aux choses, et l'une de ces choses était Paris, et la chose la plus magique de Paris c'était les passages. Au moment même où il pensa le mot passage, il leva les yeux et vit une entrée décorée de stucs sur laquelle se détachait l'inscription

#### PASSAGE POTOCKI

Etrange, il n'avait jamais entendu parler d'un passage ayant ce nom. Il regarda autour de lui : il avait dû marcher longtemps, parce qu'il avait abouti dans un quartier inconnu. Il chercha les plaques des rues, mais ces dernières aussi, rue des Lémures et rue des Asphodèles, ne lui dirent rien. Il franchit le seuil. L'intérieur était presque sombre, car il s'agissait d'un de ces passages bas sans voûte vitrée, avec des lampes à gaz si blafardes et si distantes entre elles qu'on aurait dit les feux follets d'un cimetière. La première vitrine sur la gauche exposait des antiquités militaires : des sabres de hussard, des décorations de guerre, des aigles en bronze, des sièges pliants de campagne, des éperons. Cependant Benjamin fut intrigué, plus encore que par ces objets, par le chiffre 1939 qui servait d'enseigne à la boutique, un chiffre de toute évidence trop élevé pour être le numéro de la rue.

- En effet, résonna une voix derrière lui. En se retournant, il vit un homme grand, pâle, avec des moustaches tombantes et un regard flottant. (...) Vous êtes un 1940, n'est-ce pas ? Moi, je suis un 1939. Mais permettez-moi de me présenter : Joseph Roth, juif galicien et écrivain allemand, et buveur. J'ai toujours bu mais ce n'est que depuis 1933 que je suis devenu un buveur professionnel, cette date, 1933, ne vous dit rien ? Mes derniers verres, un cocktail meurtrier de slivowitz et d'armagnac, je les boirai le 27 mai 1939, après avoir appris que mon ami Ernst Toller s'est pendu à New York en signe de protestation contre la victoire des franquistes.

(...) Mais l'attention de Benjamin était happée par certaines formes indistinctes qui, comme rappelées par la conversation, commençaient à émerger du fond ténébreux du passage.

(...) Ce qui les attirait ainsi, c'était un individu très grand vêtu d'un large manteau noir qui arrivait jusqu'à terre. Chauve, avec deux orbites profondes et deux énormes oreilles décollées, l'homme continua à agiter sa clochette jusqu'à ce que le dernier suicidé fût devant lui : alors il murmura une formule que Benjamin ne put distinguer, et les suicidés furent comme dissous dans les carreaux du sol et engloutis par les corpuscules noirs du grès. Glacé de terreur et pourtant fasciné, Benjamin s'approcha à son tour de l'enchanteur. Celui-ci était resté tête baissée, absorbée en lui-même depuis l'énonciation de la formule ; il leva la tête et planta son regard dans les yeux de l'intrus. Puis, ébauchant un sourire maniéré, il esquissa légèrement le geste d'agiter de nouveau la clochette comme un acteur qui, de façon succincte et stylisée, répéterait le rôle qu'il vient de jouer. Ensuite, il se fit soudainement sérieux, puis de nouveau son visage prit, cette fois, un air de componction.

- Ah, vos nouveaux amis ! dit-il avec une note qui était cependant déjà railleuse. Vraiment, vous étiez-vous déjà pris d'affection pour eux ? Ils n'étaient qu'argile visuelle, Golem que je fais et défais à mon gré, serviteurs fidèles expulsés de la matière et rendus à la matière – après leur avoir arraché leur nom vital – , sicut decet.

Benjamin trouva le courage de demander : « Mais comment faites-vous ?

- Comment j'ai toujours fait. D'ailleurs, mes personnages parlent pour moi : Satan, le Bossu, Nosferatu, Faust...
- Murnau !
- Friedrich Wilhelm Murnau en personne, insufflateur. Et maintenant, je dois partir : adieu » et s'enveloppant théâtralement dans son manteau, il se glissa dans un étroit couloir latéral. »